Liliane Rodriguez et André Lapierre (dir.), *D'est en ouest : la variation géolinguistique du français au Canada*, Winnipeg, Presses universitaires de Saint-Boniface, 2013, 368 p.

Alain Thomas

Number 36, Fall 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1029388ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1029388ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Thomas, A. (2013). Review of [Liliane Rodriguez et André Lapierre (dir.), *D'est en ouest : la variation géolinguistique du français au Canada*, Winnipeg, Presses universitaires de Saint-Boniface, 2013, 368 p.] *Francophonies d'Amérique*, (36), 189–193. <https://doi.org/10.7202/1029388ar>

de plusieurs reproductions de tableaux, explique l'influence de ceux-ci dans l'art québécois. Cette étude permet ainsi d'initier les néophytes à l'art franco-canadien.

Pour conclure, cet ouvrage offre aux lecteurs une variété de thèmes, de sujets et de perspectives sur les particularités de l'expérience canadienne. Malgré la diversité des thèmes abordés, on constate une grande différence dans la qualité des articles et une grande homogénéité entre les positions des auteurs. De plus, le choix de s'intéresser au fait francophone a pour conséquence d'orienter les études vers la situation de l'Est canadien. Cependant, ce recueil offre aux étudiants une solide connaissance de base sur les questions entourant la politique canadienne. Il ne s'agit pas ici d'un manuel typique dans la mesure où ce n'est pas un ouvrage qui vise à expliquer de façon fluide et progressive l'évolution de la politique canadienne. Toutefois, sa division par articles en facilite l'utilisation pédagogique par les professeurs. Ainsi, nous pouvons affirmer que cet ouvrage montre brillamment la diversité et la complexité des enjeux de la société canadienne. Vu la rareté de ce genre de recueil, il sera sûrement un bon outil à ajouter à l'étude de la politique canadienne. Les auteurs auront donc atteint leur objectif, celui d'initier les étudiants à la spécificité du fait français au Canada, tout en explicitant la complexité de l'expérience canadienne.

Gilbert McLaughlin
Université d'Ottawa

Liliane Rodriguez et André Lapierre (dir.), *D'est en ouest : la variation géolinguistique du français au Canada*, Winnipeg, Presses universitaires de Saint-Boniface, 2013, 368 p.

Le volume recensé ici rassemble les communications présentées au 9^e colloque international *Français du Canada – Français de France*, tenu à Winnipeg (Manitoba) en 2010. Comme ce colloque trisannuel avait lieu pour la première fois en terre canadienne ailleurs qu'au Québec, les organisateurs en ont profité pour faire la part belle au français d'ici en situation minoritaire, notamment celui de l'Ouest canadien, qui est généralement traité comme un parent pauvre du français québécois. Une vue d'ensemble de la conférence est disponible en fin de volume, sous la plume de feu Lothar Wolf, professeur émérite de l'Université d'Augsbourg

(Allemagne), cofondateur du colloque et fondateur de la collection *Canadiana Romanica* (Niemeyer), qui a publié les actes précédents. On a simplement ajouté aux actes quelques « notes manitobaines » sur les activités reliées au colloque et sur le dynamisme de la vie francophone manitobaine pour arriver au volume présenté ici.

Dans une première partie consacrée à la variation géolinguistique, outre la synthèse générale des colloques précédents de Hans-Josef Niederehe, qu'il aurait sans doute fallu présenter en premier lieu, la dimension géographique est évidente dans l'étude d'Anika Falkert sur l'identification des différents types de français dans la communauté acadienne de la Côte-Nord (Québec), et est étroitement reliée au vécu des sujets. Elle l'est beaucoup moins dans l'article de Béatrice Bagola traitant de l'influence de l'italien sur le français et l'anglais dans la gastronomie au Canada. La longue liste d'emprunts culinaires présentée en annexe rappelle ceux qu'on trouve ailleurs dans le monde, et on aurait aimé apprendre ici où est la spécificité *canadienne* de ces emprunts à la langue italienne.

« Autour de l'*Atlas linguistique de l'est du Canada (ALEC)* » (deuxième partie), on découvre grâce à Patrice Brasseur l'importance de l'étymologie populaire dans les multiples dénominations du sizerin flammé, petit passereau gris mieux connu sous le nom de *pisseux* ou *pissou* au Canada. L'examen phonétique des mots en « oi » répertoriés dans l'ALEC permet, par ailleurs, à Ursula Reutner de conclure, après une multitude d'approches du sujet (quantitative, géographique, morphologique, phonétique, sémantique, conceptuelle, sociohistorique), que le choix entre les principales variantes /wa/et/wɛ/ échappe aux classifications. Tout juste peut-on observer sur le plan stylistique une préférence pour la première dans les situations formelles et pour /wɛ/ dans les contextes familiers.

De l'Est canadien, on passe naturellement au « monde de l'Ouest » (troisième partie), comme le suggère le titre du volume et le site de la conférence. Dans un premier article, les « regards sur la toponymie manitobaine » d'André Lapierre permettent utilement de faire la part des influences française (colonisation), anglaise et métisse dans ce domaine. On est heureux d'apprendre que la francophonie locale retourne dorénavant aux vieilles désignations françaises pour les nombreux toponymes déjà passés à l'anglais (par exemple, Rat River > Rivière aux Rats). Carol Jean Léonard pousse plus loin l'analyse lexicale, mais en se limitant au

domaine oronymique, où l'on découvre que le concept de « montagne » peut varier énormément dans les milieux métis, même dans une région où l'altitude ne dépasse jamais 830 mètres. Par ailleurs, au terme d'une analyse fouillée des sept romans de Gabrielle Roy situés en contexte manitobain, Chiara Bignamini-Verhoeven conclut que, hormis les toponymes et ethnonymes nécessaires au dépaysement des exilés, l'auteure emprunte rarement aux autres langues et que, en tout cas, les quelques emprunts qu'elle s'autorise n'affectent jamais la compréhension. Enfin, en se demandant « pourquoi les anglophones de Winnipeg font rimer Gauthier et Lagimodière », Glenn Moulaison invoque la vieille habitude acadienne de préserver la dernière consonne de certains patronymes (Léger /leʒɛʀ/, Doucet /dusɛt/, etc.), que les anglophones auraient tout simplement copiée. L'aspect anecdotique de cet article est reconnu par l'auteur lui-même en début et en fin de parcours (« j'ai peur que ce ne soit pas très scientifique, mon affaire, [...] qui sent peut-être un peu trop le dilettantisme ») et rappelle que ce qui passe facilement à l'oral dans une conférence sympathique ne mérite pas nécessairement une inclusion dans les actes.

La quatrième partie (« La variation dialectale France-Canada ») permet d'aborder quelques particularités lexicales régionales de France. Dans son article sur l'apport de l'occitan aux parlers du centre-ouest de la France et par suite de l'Acadie, Brigitte Horiot conclut à une influence négligeable de cette langue, reliée simplement à l'origine des premiers colons. Passant du sud au nord, Stéphane Lainé et Naomi Statkewich-Maharaj font une analyse détaillée de certains domaines lexicaux précis, respectivement les dénominations du défrichement en Normandie et les plantes sauvages dans le nord-ouest de la France. Dans les deux cas, l'approche, purement descriptive, ne permet pas de distinguer les formes dominantes et, contrairement à l'article de Horiot, elle ne cherche pas à comparer le français de là-bas avec celui d'ici, dans un ouvrage pourtant consacré à « la variation géolinguistique du français au Canada ».

Dans une cinquième partie consacrée aux corpus et à la norme, Elizabeth Dausés montre de manière convaincante que les proverbes peuvent varier diachroniquement et géographiquement, contrairement à ce qu'on pourrait déduire d'ouvrages comme *Le petit proverbier*, qui se contentent généralement de proposer des formes fixes, trouvées dans des dictionnaires antérieurs. Comme Dausés, Nadine Vincent s'appuie sur

un corpus de français authentique (les 52 millions de mots de la Banque de données textuelles de Sherbrooke) pour montrer que c'est là qu'on trouvera le « vrai » lexique du français québécois, plutôt que dans les dictionnaires conventionnels, qui ne sont finalement que des opinions de lexicographes, si compétents soient-ils. Enfin, après un résumé utile des progrès impressionnants accomplis en traduction automatique (TA), Vivian Boyer se demande si cette technologie représente « une chance pour les variétés géolinguistiques ». Mais, ayant constaté que les différences dialectales du français se situent souvent au niveau phonétique (exclu de la TA) et que le français écrit est très standardisé dans les pays francophones, elle nous laisse sur notre faim quant aux applications possibles de la TA à la variation linguistique.

La sixième partie (« Langue et identité ») ouvre le débat vers des considérations plus générales sur les rapports entre langue et société. D'abord, une comparaison entre les nationalismes wallon et québécois, qui sont surtout fondés sur le maintien de la langue (Alex Demeulenaere). Ensuite un état présent du français en Colombie-Britannique, où l'usage de cette langue est en expansion, même s'il recule chez les francophones (Christian Guilbault). L'auteur profite de l'occasion pour présenter les résultats d'une étude sur l'identification des divers accents français par des étudiants anglo-colombiens. Il est intéressant de noter que même les débutants sont capables de différencier les accents français. Globalement, le groupe semble préférer les accents montréalais et français du Sud aux variétés avec traces d'anglais (ouest-canadien, acadien, louisianais). Voilà qui mériterait un traitement plus approfondi, au-delà de la modeste étude pilote de Guilbault.

Enfin, les rédacteurs ont choisi d'ajouter au volume des « Notes manitobaines » qui renseignent utilement sur le dynamisme des éditeurs franco-manitobains (Éditions du Blé, Éditions des Plaines) qui, bien que peu visibles et moins connus que les éditeurs québécois, n'en sont pas moins au premier rang de la culture francophone de l'Ouest canadien (Brigitte Horiot et J. R. Léveillé). Lise Gaboury-Diallo nous renseigne sur la dimension théâtrale de ce dynamisme, même s'il faut parfois passer par le bilinguisme pour sensibiliser le jeune public aux mystères des classiques comme *La chasse-galerie*. En soulignant la richesse du patrimoine franco-manitobain, notamment les archives de la Compagnie de la Baie d'Hudson, visitées par les participants à la conférence, Liliane Rodriguez rappelle que ces derniers ne sont pas venus dans un vide

culturel, mais dans une communauté franco-manitobaine dynamique, malgré sa cohabitation avec l'écrasante majorité anglophone.

On aura compris que le présent volume a donné la parole à tous les participants du colloque de 2010, qui ont effectivement traité, de près ou de loin, la variation linguistique du français au Canada et en France. Le texte est, en fin de compte, d'une grande richesse par la variété des sujets abordés et par leur profondeur, parfois proche de l'exhaustivité. Il aurait certes fallu resserrer les critères de pertinence dans certains cas signalés ci-dessus, mais ce mélange quelque peu hétéroclite nous apprend beaucoup sur certains points précis de l'évolution du français. En particulier, il fait connaître au grand public le dynamisme du français manitobain, que certains seraient prêts à abandonner aux sévices de l'assimilation. Les codirecteurs ont sans doute bien fait de souligner cet aspect, à l'occasion du rare passage dans leur région d'une conférence sur le rapport entre le français du Canada et le français de France.

Alain Thomas
Université de Guelph